

Les reliques (4)

Un ouvrage fondamental et deux livres récents :

- Peter BROWN, *Le Culte des saints. Son essor et sa fonction dans la chrétienté latine* (Cerf 1984).
- Edina BOZOKY, *La fabrique du culte des saints* (Cerf 2021)
- Nicolas GUYARD, *Les Reliques du Christ. Une histoire du sacré en Occident* (Cerf 2021)

Texte 1 : Martyr de saint Polycarpe

14. On ne le crucifia pas, mais on l'attacha. Il mit les mains derrière son dos et, attaché comme un bœuf distingué pour l'offrande au sein d'un grand troupeau, holocauste apprêté pour agréer à Dieu, il leva les yeux vers le ciel en disant : « Seigneur, Dieu tout-puissant, Père de ton Enfant bien-aimé et béni, Jésus-Christ, par lequel nous avons reçu la connaissance de toi, Dieu des anges et des puissances, de toute la création et de toute la race des justes qui vivent devant ta face, je te bénis pour m'avoir jugé digne, en ce jour et à cette heure, de prendre part au nombre des martyrs, dans le calice de ton Christ, en vue de la résurrection à la vie éternelle de l'âme et du corps dans l'incorruptibilité du Saint Esprit ; puissé-je être reçu aujourd'hui parmi eux devant ta face, en un sacrifice gras et acceptable, comme toi, Dieu sans mensonge et de vérité, tu l'as préparé et manifesté d'avance, et comme tu l'as accompli. À cause de cela et pour toutes choses je te loue, je te bénis et je te glorifie, par l'intermédiaire du grand prêtre éternel et céleste, Jésus Christ, ton Enfant bien-aimé : par lui, gloire à toi avec lui et l'Esprit Saint, maintenant et dans les siècles à venir. Amen. »

15. À peine eut-il lancé cet Amen et terminé sa prière que les hommes du feu allumèrent le bûcher. Une flamme immense jaillit et nous vîmes un miracle, nous à qui il fut donné de le voir – car précisément nous avons été épargnés pour rapporter aux autres ces événements. Le feu, ayant pris la forme d'une voûte comme la voile d'un vaisseau qui se gonfle sous le vent, dressa un rempart circulaire tout autour du corps du martyr. Et, au milieu, il était non pas comme une chair qui brûle, mais comme un pain qui cuit ou comme de l'or et de l'argent portés au feu dans un fourneau. Et nous perçûmes une odeur délicieuse, telle une bouffée d'encens ou de quelque autre aromate précieux.

16. À la fin, voyant que son corps ne pouvait être consumé par le feu, les impies donnèrent l'ordre à un *confector* de venir le percer d'un poignard. Lorsqu'il l'eut fait, un flot de sang jaillit, tel qu'il éteignit le feu, et toute la foule s'étonna qu'il y eût une telle différence entre les infidèles et les élus : c'est l'un d'eux qu'était devenu, lui aussi, le très admirable Polycarpe, qui fut à notre époque un maître apostolique et prophétique, et l'évêque de l'Église catholique de Smyrne. Toute parole sortie de sa bouche s'est accomplie et s'accomplira.

17. Mais le Jaloux, l'envieux, le mauvais, l'adversaire de la race des justes, voyant la grandeur de son martyr et sa conduite irréprochable depuis le commencement, qu'il était ceint de la couronne de l'incorruptibilité et qu'il avait remporté un prix irrécusable, prit soin que nous ne pussions même pas recueillir son corps, alors que beaucoup parmi nous désiraient le faire et communier avec sa sainte chair. Il souffla donc à Nicétès, le père d'Hérode et le frère d'Alcé, l'idée de solliciter le gouverneur pour qu'il ne rendît pas son corps : « Pour qu'ils n'aillent pas, dit-il, abandonner le Crucifié et se mettre à rendre un culte à cet homme. » Et cela, à l'instigation et sur les instances des juifs, qui surveillèrent le corps quand nous allions l'enlever du feu, ignorant que nous ne pourrions jamais ni abandonner le Christ qui a souffert pour le salut des sauvés de toute la terre, lui l'innocent pour les pécheurs, ni rendre un culte à quelqu'un d'autre. Car nous l'adorons, lui qui est le Fils de Dieu, tandis que les martyrs nous les aimons à juste titre en tant que disciples et imitateurs du Seigneur pour leur insurpassable dévotion envers leur propre roi et maître : qu'il nous soit donné à nous aussi de devenir leurs compagnons et leurs condisciples.

18. Le centurion, donc, voyant la querelle provoquée par les juifs, fit exposer le corps, selon leur habitude, et le fit brûler. Ainsi nous, par la suite, nous recueillîmes ses os, plus chers à nos yeux que les pierres précieuses et plus estimables que l'or, et nous les déposâmes en un lieu convenable. Et quand nous nous réunirons là, autant que nous le pourrons, dans l'allégresse et la joie, le Seigneur nous permettra de célébrer le jour anniversaire de son martyr, en mémoire de ceux qui ont déjà combattu, et pour exercer et préparer ceux qui le feront à l'avenir.

Texte 2 : Cyprien de Carthage, Lettre 12

Cyprien, aux prêtres et aux diacres ses frères, salut.

Quoique je sache bien, mes très chers frères, que mes lettres vous ont fréquemment recommandé de veiller avec zèle sur ceux qui ont glorieusement confessé le Seigneur et qui sont en prison, cependant, j'insiste encore auprès de vous afin que rien ne manque au point de vue des soins à ceux à qui rien ne manque au point de vue de la gloire. Plût à Dieu que le rang que j'occupe me permît d'être présent là-bas : c'est de grand cœur qu'accomplissant mon ministère ordinaire, je remplirais auprès de nos chers frères tous les bons offices de la charité. Que du moins, vos bons soins me remplacent et fassent ce qu'il convient de faire à l'égard de ceux que la divine Bonté a honorés pour la foi et le courage qu'ils ont montrés. Les corps mêmes de ceux qui, sans avoir été martyrisés, meurent en prison et sortent ainsi glorieusement de ce monde doivent être aussi l'objet d'une vigilance particulière et de soins spéciaux. La vaillance de ces confesseurs et leur gloire ne sont pas moindres que celle des martyrs et, par conséquent, il n'y a point de raison de ne pas les joindre à leur troupe bienheureuse. En ce qui les concerne, ils ont enduré tout ce qu'ils étaient prêts à endurer. Celui qui s'est offert aux tourments et à la mort, aux regards de Dieu, a souffert en réalité tout ce qu'il a accepté de souffrir. Ce n'est pas lui qui a manqué aux supplices, ce sont les supplices qui lui ont manqué : « Celui qui m'aura confessé devant les hommes, Je le confesserai, à mon tour, devant mon Père » (*Mt 10, 32*), dit le Seigneur. Ils l'ont confessé. « Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé. » (*Mt 10, 22*). Ils ont persévéré, et, jusqu'à la fin, sans défaillance et sans tache, ils ont soutenu les mérites

de leur courage. Il est encore écrit : « Soyez fidèles jusqu'à la mort et Je vous donnerai la couronne de vie » (Ap 2, 10). Jusqu'à la mort, ils sont restés fidèles, inébranlables, invincibles. Quant à la volonté de confesser le Christ et à la confession même s'ajoute la mort dans la prison et dans les chaînes, la gloire du martyr est consommée.

Tenez note des jours où ils sortent de ce monde, pour que nous puissions joindre leur mémoire à celles des martyrs, encore que Tertullus ne manque pas là-bas d'avoir soin aussi des corps de ces frères : il m'a écrit, il m'écrit constamment et me fait connaître les jours où les bienheureux frères en prison passent et s'en vont à l'immortalité d'une mort glorieuse. Et ici sont célébrés par nos soins, des oblations et des sacrifices en leur mémoire ; mais bientôt, avec la protection du Seigneur, nous les célébrerons là-bas avec vous.

Texte 3 : Invention des reliques de saint Étienne

Lucien, par la miséricorde de Dieu, pauvre et moindre des hommes, prêtre de l'Église de Dieu dans le village de Caphargamala, au territoire de Jérusalem, à la sainte Église et à tous les saints qui sont en Jésus-Christ, dans le monde entier, salut en Notre Seigneur.

J'ai cru nécessaire de faire connaître à votre dilection en Jésus-Christ la triple vision qui m'est apparue de la part de Dieu, au sujet de la révélation des reliques du bienheureux et glorieux protomartyr Étienne, premier diacre du Christ, de celles de Nicodème, dont il est parlé dans les Évangiles, ainsi que de Gamaliel, mentionné dans les Actes des Apôtres. [...]

Le jour donc de la Parascève, c'est-à-dire un vendredi, le 3 décembre, sous le dixième consulat d'Honorius et le sixième de Théodose, augustes, je m'étais endormi, à la nuit tombante, sur ma couche, dans le saint lieu du baptistère, où j'avais l'habitude de coucher pour garder les objets servant au ministère. À la troisième heure de la nuit, qui est le premier quart de garde des veilles, je tombai dans une sorte d'extase, un demi-sommeil, et je vis un vieillard à la taille élevée, prêtre plein de dignité, aux cheveux blancs, à la barbe longue, revêtu d'une étole blanche, ornée de gland d'or, avec une croix au milieu. Il tenait une crosse d'or à la main. Il s'approcha de moi et, se plaçant à ma droite, il me toucha de sa crosse d'or ; puis, m'appelant trois fois par mon nom : Lucien, Lucien, Lucien, il me dit en grec : « Rends-toi dans la ville d'Aelia, qui n'est autre que Jérusalem, et dis au saint homme Jean, qui en est l'évêque, ces paroles : 'Combien de temps serons-nous retenus enfermés et tarderez-vous à nous ouvrir les portes ? Or c'est sous ton épiscopat que nous devons être révélés. Ouvrez-nous sans retard le tombeau où nos restes ont été déposés avec soin, afin que, par nous, Dieu, son Christ et son Saint Esprit ouvrent la porte de leur clémence sur le monde, car les chutes nombreuses dont ce siècle est témoin tous les jours le mettent en grand danger. D'ailleurs, c'est beaucoup moins de moi que des saints si dignes de tout honneur qui sont avec moi que je me préoccupe.' »

Je lui répondis en ces termes : « Qui es-tu donc, seigneur, et qui sont ceux qui sont avec toi ? » Voici sa réponse : « Je suis Gamaliel qui ai élevé Paul, l'Apôtre du Christ, et qui lui ai enseigné la loi à Jérusalem. Celui qui est placé près de moi, dans le tombeau, du côté de l'orient, est le seigneur Étienne, que les princes des prêtres et les juifs ont lapidé, à Jérusalem, pour la foi du Christ, hors de la ville, à la porte du nord, sur la route de Cedar, où il demeura un jour et une nuit, étendu par terre, sans sépulture, afin de devenir, selon l'ordre impie des princes des prêtres, la proie des bêtes sauvages. Mais Dieu ne voulut point qu'il reçut leurs atteintes. Les bêtes sauvages, les oiseaux de proie et les chiens respectèrent ces restes précieux. Et moi, Gamaliel,

plein de compassion pour le sort du ministre du Christ, et de hâte pour recevoir ma récompense et avoir part avec ce saint homme dans la paix, j'ai envoyé, pendant la nuit, tous les hommes religieux que je connaissais croyant en Jésus-Christ et habitant Jérusalem, au milieu des Juifs, et leur fis toutes mes recommandations. Je leur donnai tout ce qui leur était nécessaire et les déterminai à se rendre secrètement sur le lieu du supplice pour enlever le corps et le porter, dans un de mes chars, à ma maison de campagne appelée Caphargamala, c'est-à-dire maison de campagne de Gamaliel, à vingt milles de la ville. Là, je lui fis des funérailles qui durèrent quarante jours, et je le fis déposer dans le monument que je m'étais fait faire en cet endroit, dans la case située du côté de l'orient, et j'ai fait donner à ces gens de quoi subvenir à tous les frais de ces funérailles. Dans l'autre case, fut placé le seigneur Nicodème, le même qui alla trouver Jésus pendant la nuit, et qui entendit ces paroles de sa bouche : « Quiconque ne naît par l'eau et le Saint Esprit ne peut entrer dans le Royaume des cieux » et qui fut baptisé par les disciples de Jésus-Christ après son entretien avec lui. Quand les Juifs en eurent connaissance, ils le privèrent de son titre de prince, l'anathématisèrent et le chassèrent de la ville. C'est moi, Gamaliel, qui l'accueillis dans ma propriété, comme une victime de la persécution pour le Christ. J'ai pourvu à sa nourriture et à son entretien jusqu'à la fin de ses jours et, à sa mort, je l'ai fait enterrer avec honneur à côté du seigneur Étienne. J'avais un fils bien-aimé appelé Abibas ; il avait reçu avec moi le baptême du Christ des mains des disciples du Seigneur ; il mourut à l'âge de vingt ans, avant moi, et fut déposé dans la case supérieure où je fus placé moi-même après ma mort. Quant à ma femme Ethna et à mon fils aîné Sélemias, n'ayant point voulu devenir disciples du Christ, ils ont été enterrés à Capharsémélia, maison de campagne appartenant à ma femme. » Et moi, l'humble prêtre Lucien, je fis cette question à Gamaliel : « En quel endroit devons-nous vous chercher ? » Gamaliel me répondit : « Au milieu du faubourg, ce qui peut s'entendre d'un champ très voisin de la maison de campagne, appelé Delagabri, c'est-à-dire champ des hommes de Dieu. »

Sur ce, je me suis réveillé et j'ai adressé cette prière au Seigneur : « Seigneur Jésus-Christ, si cette vision vient de toi et n'est point une illusion, fais qu'elle se renouvelle une deuxième et une troisième fois, quand tu le voudras et de la manière qu'il te plaira. » Je me mis donc à jeûner et à ne me nourrir que de fruits secs jusqu'au vendredi suivant. Alors, le seigneur Gamaliel m'apparut de la même manière, avec le même aspect et le même costume que la première fois, et me dit : « Pourquoi as-tu négligé d'aller dire ce que je t'ai prescrit au saint évêque Jean ? » Je répondis : « Je n'ai pas osé, seigneur, annoncer ce que j'avais vu tout de suite après la première vision que j'ai eue, de crainte de passer pour un séducteur. Mais j'ai prié le Seigneur, si c'était lui qui t'envoyait vers moi, de faire que tu m'apparusses une deuxième et une troisième fois. » Gamaliel reprit : « Crois-moi, crois-moi, crois-moi » [...] Quand je fus réveillé, je rendis grâce au Dieu tout-puissant et me remis au jeûne en attendant une troisième révélation. La troisième semaine écoulée, le même jour et à la même heure, le même homme m'apparut avec un air menaçant et frémissant, et me dit : « Pourquoi as-tu gardé le silence jusqu'à cette heure et n'as-tu pas voulu aller rapporter à l'évêque Jean ce qui t'a été dit et montré ? » [...]

Ayant entendu cela dans mon extase, c'est-à-dire dans mon transport, je m'éveillai incontinent, je bénis le Seigneur et me rendis sur-le-champ à la ville, auprès de l'évêque Jean. Je lui rapportai toute ma vision. [...] En entendant ce récit, l'évêque Jean se mit à fondre en larmes de joie et s'écria : « Béni soit le Seigneur Dieu, fils du Dieu vivant ! Si Dieu, ô mon cher ami, t'a révélé tout ce que tu dis là et as entendu, je dois faire la translation des reliques du bienheureux Étienne, premier martyr et archidiacre du Christ, de l'endroit où il est, en cette ville. Il a le premier combattu les combats du Seigneur contre les Juifs, et, sur la terre, il a aperçu, dans le

ciel, Jésus-Christ se tenant dans sa majesté pendant que lui-même semblait comme un ange dans l'assemblée des hommes. » [...] Le pape me dit : « Va, fais des fouilles et si tu trouves quelque chose, demeure pour garder l'endroit, puis envoie-moi un diacre pour me chercher ; » [...] Nous nous rendîmes au tombeau et après y avoir fait des fouilles, nous trouvâmes trois cercueils, selon ce qui m'était apparu sous la forme de corbeilles. Nous trouvâmes une pierre tombale sur laquelle on lisait en très grosses lettres : « KEAYEA CELIEL », c'est-à-dire « serviteur de Dieu » et « APAN, DARDAN », ce qui veut dire Nicodème et Gamaliel. C'est la traduction que nos donna de ces mots le pape Jean, ainsi que je l'ai appris de la bouche même de ce saint évêque. Je m'empressai donc d'aller annoncer la chose à l'évêque qui était alors à Lydda, qui n'est autre que Diospolis, où il présidait un synode. Il prit avec lui deux autres évêques : Éleuthère de Sébaste et Éleuthère de Jéricho, et tous trois se rendirent sur les lieux. Quand ils ouvrirent le cercueil de saint Étienne, la terre trembla, et il se répandit une odeur si douce et si suave que nul ne se souvient d'en avoir senti une pareille ou d'avoir entendu dire qu'on éprouva jamais rien de semblable, c'était au point que nous nous croyions transportés dans un paradis de délices. Il y avait avec nous une foule de gens dont plusieurs étaient atteints de différentes maladies. À l'instant où ils sentirent cette douce odeur, il y en eut soixante-treize qui recouvrèrent la santé. Chez d'autres, les démons qui les possédaient furent chassés ; là, c'est une perte de sang qui s'arrêta, ici, ce furent des écrouelles et des furoncles qui se trouvaient guéris. [...] Après avoir baisé les saintes reliques, on referma le cercueil, et on porta celles de saint Étienne, en chantant des psaumes et des hymnes, à la sainte église de Sion où il avait été ordonné archidiacre. On nous abandonna quelques parcelles des membres du saint. [...] La translation de ces reliques s'est faite le vingt-six décembre. À cette époque régnait déjà depuis longtemps une sécheresse désolante, mais à l'heure même de la translation, la pluie tomba en abondance et abreuva la terre. Tout le monde glorifiait le Seigneur, à cause de son saint martyr Étienne, et à cause du trésor céleste de grâce et de miséricorde que le Seigneur Jésus-Christ daignait ouvrir au monde en péril, lui qui vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.

Texte 4 : Damase Ier, *Épitaphe pour Marcellin et Pierre*

Marcellin et Pierre, écoutez le récit de votre triomphe ! Dans mon enfance, le bourreau lui-même me raconta ce qui suit. Le persécuteur acharné avait ordonné de vous trancher la tête au milieu des broussailles pour que leur tombeau ne soit pas retrouvé. Joyeux, vous avez-vous-mêmes creusé la fosse. Après avoir, un moment, reposé sur cette blanche sépulture, vous avez averti Lucile, lui demandant de faire transférer vos restes. Elle les ensevelit alors, sur la via Labicana.

Marcellin et Pierre, écoutez le récit de votre triomphe ! Dans mon enfance, le bourreau lui-même me raconta ce qui suit. Le persécuteur acharné avait ordonné de vous trancher la tête au milieu des broussailles pour que leur tombeau ne soit pas retrouvé. Joyeux, vous avez vous-mêmes creusé la fosse. Après avoir, un moment, reposé sur cette blanche sépulture, vous avez averti Lucile, lui demandant de faire transférer vos restes. Elle les ensevelit alors, sur la via Labricane.

Texte 5 : Sulpice Sévère, *Vie de saint Martin*

11- Je vais maintenant raconter les miracles qu'il fit pendant son épiscopat. À peu de distance de la ville et non loin du monastère, se trouvait un endroit que l'on regardait à tort comme le lieu de la sépulture de plusieurs martyrs, qui y recevaient un culte, car l'érection de l'autel était attribuée aux évêques précédents. Mais Martin, n'ajoutant point foi légèrement à des traditions incertaines, demanda aux plus anciens des prêtres et des clercs de lui dire le nom du prétendu saint et l'époque de son martyre. Il était fort inquiet à ce sujet puisque la tradition ne rapportait rien de bien avéré. Pendant quelque temps il s'abstint d'aller à cet endroit, ne voulant pas porter atteinte à ce culte tant qu'il serait dans l'incertitude, ni l'autoriser de peur de favoriser une superstition. Pendant un jour avec lui quelques-uns des frères, il s'y rendit, et, se tenant sur le sépulcre, il pria le Seigneur de lui faire connaître quel homme avait été enterré dans ce lieu, et quels pouvaient être ses mérites. Alors il voit se dresser à sa gauche un spectre affreux et terrible. Martin lui ordonne de déclarer qui il est et quels sont ses mérites devant le Seigneur : le spectre se nomme, avoue ses crimes, dit qu'il est un voleur, mis à mort pour ses forfaits et honoré par une erreur populaire ; qu'il n'a rien de commun avec les martyrs, qui sont dans la gloire, tandis qu'il est dans les tourments. Ceux qui étaient présents entendirent cette voix étrange sans voir personne. Martin leur dit alors ce qu'il a vu, ordonne qu'on enlève l'autel, et délivre ainsi le peuple de cette erreur et de cette superstition.

Texte 6 : Joinville, *Vie de saint Louis*

600. Le prince d'Antioche, que Dieu absolve, nous fit le meilleur accueil et le plus grand honneur qu'il put, et il nous aurait fait, à moi et à mes chevaliers, de grands dons, si nous avions voulu les prendre. Nous ne voulûmes rien prendre, sinon de ses reliques, dont j'apportai certaines au roi, avec les pièces de camelin que je lui avais achetées.

601. En plus j'envoyai à madame la reine quatre pièces de camelin. Le chevalier qui les porta les porta enveloppées dans un linge blanc. Quand la reine le vit entrer dans la chambre où elle était, elle s'agenouilla devant lui, et le chevalier s'agenouilla à son tour devant elle. Et la reine lui dit : « Levez-vous, sire chevalier ; vous ne devez pas vous agenouiller, vous qui portez les reliques. » Mais le chevalier dit : « Dame, ce ne sont pas des reliques, mais ce sont des pièces de camelin que mon seigneur vous envoie. » Quand la reine entendit cela, ainsi que ses demoiselles, elles commencèrent à rire ; et la reine dit à mon chevalier : « Dites à votre maître que maudit soit pour lui ce jour, puisqu'il m'a fait agenouiller devant ses pièces de camelin. »

Texte 7 : Rabban Mar Sauma, un moine mongol à Paris (1287)

Rabban Sauma dit au roi [Philippe le Bel] : « Maintenant que nous avons vu la gloire de votre royauté et que nous avons considéré de nos yeux la merveille de votre puissance, nous vous prions d'ordonner aux habitants de la ville de nous faire voir les églises, les châsses et les reliques des saints, et tout ce qu'il y a chez vous qui ne se trouve point ailleurs, afin que, quand

nous retournerons, nous puissions raconter et faire connaître dans notre pays ce que nous aurons vu chez vous. » Le roi ordonna à ses émirs : « Allez, faites-leur voir tout ce qu'il y a de remarquable chez nous ; ensuite, je leur montrerai moi-même ce que j'ai près de moi. »

Les émirs sortirent donc avec eux. Ils restèrent un mois et quelques jours dans cette grande ville de Paris et virent tout ce qu'elle renfermait. Il y a là trente mille écoliers qui étudiaient les sciences ecclésiastiques et profanes, c'est-à-dire l'interprétation et l'explication de tous les livres saints ; la sagesse, c'est-à-dire la philosophie et la rhétorique avec la médecine, la géométrie, l'arithmétique et la science des planètes et des étoiles ; ils sont constamment occupés à écrire, et tous reçoivent du roi la nourriture.

Ils virent aussi dans une grande église qui se trouve là les cercueils des rois défunts et leurs images en or et en argent placées sur leurs tombeaux. Il y a pour le service funèbre de ces rois cinq cents moines qui mangent et boivent aux frais du roi. Ils persévèrent dans le jeûne et la prière sur les tombeaux de ces rois. Les couronnes de ces princes, les armes et leurs vêtements sont placés sur leurs tombeaux. En un mot, tout ce qu'il y a de grandiose et de remarquable, ils le virent.

Après cela, le roi lui-même les fit appeler. Ils se rendirent donc près de lui, à l'église. Ils le virent qui se tenait du côté de l'Orient et ils le saluèrent. Le roi demanda à Rabban Sauma : « Avez-vous vu tout ce qu'il y a chez nous ? Ne vous reste-t-il plus rien à voir ? » Rabban Sauma rendit grâce. Et aussitôt, il monta avec le roi vers un tabernacle d'or que le roi ouvrit. Il en tira un reliquaire de cristal dans lequel se trouvait la Couronne d'épines que les Juifs placèrent sur la tête de Notre Seigneur lorsqu'ils le crucifièrent. La Couronne se voit à l'intérieur du reliquaire, sans que celui-ci soit ouvert, grâce à la transparence du cristal. Il y avait aussi dedans une partie du bois de la Croix. Le roi leur dit : « Quand nos ancêtres ont pris Constantinople et ont pillé Jérusalem, ils en ont rapporté ces objets de bénédiction. »

Texte 8 : Raoul Glaber, *Chronique III, 6*

Quand le monde entier eut donc, comme nous l'avons déjà dit, revêtu la robe blanche, en renouvelant les basiliques des églises, quelque temps après, dans l'année 1008 de l'Incarnation du Sauveur, grâce à diverses révélations et à des indices certains, on parvint à trouver des reliques saintes, depuis longtemps cachées à tous les yeux. Les saints eux-mêmes vinrent, par ordre de Dieu, réclamer les honneurs d'une résurrection sur la terre, et apparurent aux regards des fidèles, dont ils remplirent l'âme d'une foule de consolations. On sait que ces révélations commencèrent à Sens, ville des Gaules, dans l'église de Saint-Étienne, martyr. L'archevêque Leuteric, qui y présidait, fit des découvertes vraiment admirables en fait d'antiquités sacrées ; et même entre plusieurs autres objets qui étaient restés ignorés, il paraît qu'il trouva un fragment de la verge de Moïse. À cette nouvelle, tous les fidèles accoururent, non seulement des provinces gauloises, mais même de toute l'Italie et des régions d'outre-mer. Un grand nombre de malades furent guéris alors par l'intervention des saints, et revinrent de ce pèlerinage en pleine santé. Mais c'est une chose malheureusement trop commune que de voir les hommes, entraînés par la cupidité, se faire un instrument de ruine de ce qui devait d'abord servir à leur avantage ; à peine cette ville, devenue pour ainsi dire le rendez-vous des peuples, eut-elle acquis une opulence qu'elle devait à la piété des fidèles, que ses ingrats citoyens en conçurent un orgueil extrême.

Texte 9 : Raoul Glaber, *Chronique*, IV, 3

Il y avait alors parmi le peuple un magicien des plus habiles, dont on ignorait pourtant le nom et le pays, parce que dans les différents lieux où il se réfugiait, pour éviter d'être reconnu, il prenait des noms supposés, et cachait avec soin sa patrie. Il allait fouiller en secret dans la tombe des morts, enlevait leurs ossements de leurs cendres encore tièdes, puis il les plaçait dans des urnes qu'il vendait à plusieurs personnes, comme contenant des reliques de saints confesseurs et de martyrs. Après avoir fait un grand nombre de dupes dans les Gaules, il se retira dans les Alpes, parmi les peuples sauvages qui habitent ordinairement le haut de ces montagnes. Là, quittant le nom de Pierre et de Jean qu'il avait pris ailleurs, il se donna celui d'Étienne. Il alla recueillir encore pendant la nuit, dans les lieux les plus abjects, les ossements de quelque mort obscur, les plaça dans un vase, et prétendit qu'un ange lui avait apparu pour lui révéler les restes de saint Just, martyr. Bientôt, le vulgaire grossier et la populace des campagnes ne manquèrent pas d'accourir en foule à cette nouvelle, selon leur habitude, regrettant seulement de n'avoir pas quelque maladie pour en obtenir la guérison. Ils amènent des malades, apportent des présents, et veillent toute la nuit dans l'attente de quelque miracle soudain. Car, nous le répétons, Dieu permet quelquefois aux malins esprits d'opérer des prodiges pour tenter les hommes, en punition de leurs péchés, et nous en avons ici une preuve bien claire, puisqu'en cette occasion, beaucoup de personnes mal conformées eurent les membres redressés, et suspendirent en témoignage de leur guérison des figures de toute espèce. Il est vrai que les prélats de la Maurienne, d'Asti et de Grenoble voyaient toutes ces profanations se commettre dans leurs diocèses, sans montrer beaucoup d'empressement cette affaire, ou plutôt ils ne s'occupaient dans leurs conciliabules que des moyens de gagner l'argent du peuple, en accréditant eux-mêmes cette imposture.

Cependant, Mainfroi, le plus riche des marquis du pays, ayant entendu parler de cette découverte, fit enlever de vive force par quelques-uns des siens, et transporter dans ses États ce vain simulacre honoré sous le nom d'un vénérable martyr. Ce seigneur avait fait construire à Suse, place antique, un monastère en l'honneur de Dieu tout-puissant et de sa bienheureuse mère, Marie, toujours vierge, et il avait formé le projet d'y placer ces reliques avec celles de beaucoup d'autres saints, quand tous les travaux seraient terminés. L'église étant donc achevée, au jour désigné pour la dédicace, les évêques des provinces voisines s'y rendirent avec l'illustre Guillaume et quelques autres abbés. On voyait aussi ce magicien fameux, qui avait déjà su s'insinuer dans les bonnes grâces du marquis. Il lui promettait de lui révéler bientôt des reliques infiniment plus précieuses. C'étaient les restes d'autant de saints prétendus, dont la vie, les souffrances, les combats, le nom même étaient autant d'impostures qu'il avait fabriquées. Toutes les fois que les savants personnages réunis à Suse lui demandaient comment il savait tout cela, il se mettait à débiter des contes dépourvus de toute vraisemblance. J'en fus témoin moi-même, car j'avais accompagné le respectable abbé tant de fois cité. « Un ange, disait donc le sorcier, m'apparaît pendant la nuit ; il me raconte et m'enseigne tout ce qu'il sait que je désire apprendre, et il reste constamment près de moi, jusqu'à ce que je l'invite à se retirer. » Nous lui demandâmes alors s'il avait ces visions tout éveillé, ou si c'était dans ses songes. » Toutes les nuits, reprit-il, l'ange m'emporte de mon lit, sans que ma femme s'en aperçoive ; et après de longs entretiens, il me salue, m'embrasse, et se retire. » Il ne nous fut pas difficile de reconnaître l'imposture à travers toutes ces finesses, et nous vîmes bien que cet homme angélique n'était autre chose qu'un artisan de fourbe et de mensonge. Au reste, les évêques procédèrent avec

toutes les cérémonies d'usage à la consécration de l'église pour laquelle on les avait appelés. Les os profanes découverts par ce misérable furent introduits avec les reliques saintes au milieu de la joie tumultueuse de l'un et l'autre peuple qui assistait en foule à cette solennité. On avait choisi pour la dédicace le 17 octobre parce que les partisans des reliques de saint Just prétendaient que c'était le jour où ce respectable martyr avait souffert la mort à Beauvais, dans les Gaules, d'où l'on a rapporté sa tête à Auxerre, sa patrie, qui la conserve encore. Pour moi, qui connaissais le fond de l'affaire, je traitais ces récits de contes puérils ; et des personnages distingués, initiés comme moi au secret de ces fables mensongères, partageaient mon opinion. La nuit suivante, quelques moines et d'autres religieux virent dans cette église des fantômes monstrueux, des Éthiopiens, avec leur figure noire, sortir de l'endroit où l'on avait renfermé ces os, et s'éloigner ensuite de l'église. Cependant, les hommes d'un esprit éclairé eurent beau crier à l'abomination et à l'imposture, la populace grossière des campagnes continua d'honorer, sous le nom de saint Just, le protégé du sorcier, qui méritait plutôt le nom d'injuste, et persévéra dans son erreur. Nous avons donné ici tous ces détails, pour que les malades se gardent d'accorder trop légèrement leur vénération et leur confiance aux ruses ou aux sortilèges multipliés des démons qui revêtent toutes les formes en ce monde, et se rencontrent surtout dans les arbres et dans les fontaines.

Texte 10 : Calvin, Traité des reliques

C'est maintenant aux apôtres d'avoir leur tour. Mais pour ce que la multitude pourrait engendrer confusion, si je les mettais tous ensemble, nous prendrons saint Pierre et saint Paul à part [...]. Leurs corps sont à Rome, la moitié en l'église Saint-Pierre, et l'autre moitié à Saint-Paul. Et disent que saint Sylvestre les pesa pour les distribuer ainsi en égales portions. Les deux têtes sont aussi à Rome, à Saint-Jean de Latran, combien qu'en la même église, il y a une dent de saint Pierre à part.

Après tout cela, on ne laisse pas d'en avoir des os partout : comme à Poitiers, on a la mâchoire avec la barbe, à Trèves, plusieurs os de l'un et de l'autre, à Argenton en Berry, une épaule de saint Paul. Et quand serait-ce fait ? Car partout où il y a église qui porte leurs noms, il y en a des reliques. Si on demande lesquelles, qu'on se souvienne de la cervelle de saint Pierre, dont j'ai parlé, qui était au grand autel de cette ville. Tout ainsi qu'on trouve que c'était une pierre d'éponge, ainsi trouverait-on beaucoup d'os de chevaux ou de chiens, qu'on attribue à ces deux apôtres.

Avec les corps, il y a suite. À Saint-Salvador, en Espagne, ils en ont une pantoufle ; de la forme et de la matière, je n'en puis répondre. Mais il est bien à présumer que c'est une semblable marchandise que celle qu'ils ont à Poitiers, lesquels sont d'un satin broché d'or. Voilà comment on le fait brave après sa mort, pour le récompenser de la pauvreté qu'il a eue sa vie durant. Pour ce que les évêques de maintenant sont ainsi mignons, quand ils se mettent en leur pontificat, il leur semble avis que ce serait déroger à la dignité des apôtres si on ne leur en faisait autant.

Texte 11 : Concile de Trente, XXVe session, *Décret sur l'invocation, la vénération et les reliques des saints et sur les saintes images* (3 décembre 1563)

1822. Les fidèles doivent aussi vénérer les saints corps des martyrs et des autres saints qui vivent avec le Christ, eux qui ont été des membres vivants du Christ et le Temple du Saint Esprit et qui seront ressuscités et glorifiés par lui pour la vie éternelle ; par eux, Dieu accorde de nombreux bienfaits aux hommes. Aussi, ceux qui affirment qu'on ne doit ni honneur ni vénération aux reliques des saints, ou bien que c'est inutilement que les fidèles les honorent ainsi que les autres souvenirs sacrés, et qu'il est vain de visiter les lieux de leur martyre pour obtenir leur soutien, tous ceux-là doivent être totalement condamnés, comme l'Église les a déjà condamnés autrefois et les condamne encore aujourd'hui.

1825. Si certains abus s'étaient glissés dans ces saintes et salutaires pratiques, le saint concile désire vivement qu'ils soient entièrement abolis, en sorte qu'on n'expose aucune image porteuse d'une fausse doctrine et pouvant être l'occasion d'une erreur dangereuse pour les gens simples. [...]

On supprimera donc toute superstition dans l'invocation des saints, dans la vénération des reliques ou dans un usage sacré des images ; toute recherche de gains honteux sera éliminée ; enfin toute indécence sera évitée, en sorte que les images ne soient ni peintes ni ornées d'une beauté provocante. Pour que cela soit plus fidèlement observé, le saint concile statue qu'il n'est permis à personne, dans aucun lieu, de placer ou faire placer une image inhabituelle, à moins que celle-ci n'ait été approuvée par l'évêque. On ne reconnaîtra pas de nouveaux miracles, on ne recevra pas de nouvelles reliques sans l'examen et l'approbation de l'évêque.